

—Une affaire m'ayant conduit dans ce quartier, répliqua Jacques, j'en ai profité pour monter chez vous. J'aurai à vous prier de me procurer le plus vite possible un ouvrage qui me fait défaut.

—Lequel ?

Jacques Lagarde cita le titre d'une revue scientifique publiée par livraisons mensuelles depuis plusieurs années.

—Est-ce la collection que vous voulez avoir ? demanda Fauvel.

—La collection très complète, oui.

—Ce sera possible, quoique les premiers numéros soient devenus rares... Je prends note...

—Quand serez-vous en mesure de me livrer cela ?

—Demain soir... Après demain matin au plus tard...

—C'est au mieux. Maintenant, parlons d'autre chose... Où en sont vos négociations au sujet des fameux volumes dont vous m'avez parlé et que je serais très désireux de posséder dans ma bibliothèque ?

—Quel volume ? fit le bouquiniste, feignant de ne pas se souvenir.

—Avez-vous donc la mémoire si courte?... Il s'agit de la *Vie du Père Joseph* et du *Testament Rouge*, *Mémoires du sieur de Laffemas*.

—Ah ! très bien... j'y suis maintenant. Que voulez-vous, j'ai tant de choses dans la tête !... Souvent je ne sais plus à laquelle on fait allusion... Je n'ai d'ailleurs rien de satisfaisant à vous apprendre... Il faut porter votre deuil, monsieur le docteur, de ces raretés bibliographiques...

—Pourquoi donc ? demanda Jacques avec inquiétude.

—Pour une raison bien simple et sans réplique... J'ai reçu ce matin une lettre m'annonçant qu'un amateur russe millionnaire venait d'acheter la bibliothèque complète que j'espérais moi-même acquérir, et dont faisait partie les deux ouvrages en question.

—Ah ! vous avez reçu ce matin cette fâcheuse lettre ?... fit le médecin d'un ton où se devinait un peu d'incrédulité.

—Oui... je l'ai laissée dans ma chambre... je puis la mettre sous vos yeux si vous désirez...

Jacques avait envie de répondre : Oui, pour prendre Fauvel en flagrant délit d'imposture, mais la réflexion l'arrêta.

Le mensonge du bouquiniste venait de faire naître dans son esprit cette pensée :

—Aurait-il découvert le secret du livre ?... à tout hasard il faut le ménager et veiller sur lui... il ajouta, mais à voix haute : C'est complètement inutile. Je vous crois sur parole, monsieur Fauvel. Mais pour vous comme pour moi je regrette cet insuccès...

—Je le regrette aussi et plus que vous, car vous n'y perdez qu'une satisfaction d'amour propre, et j'y perds, moi, la forte somme que j'aurais gagnée... Je tiens cependant à votre disposition les *Mémoires du comte de Rochefort*.

—Je les prends. Envoyez-les moi demain avec le grand ouvrage que vous devez me fournir...

—C'est entendu...

—Ah ! fit Jacques tout à coup. Moi aussi j'oubliais que j'ai un service à vous demander...

—Toujours à vos ordres... Quel est ce service ?

—J'ai appris qu'il y avait une précieuse collection de livres à vendre aux environs de Paris. C'est mon secrétaire qui a déniché cela...

—Eh bien ?

—Eh ! je ne voudrais point acheter sans avoir auprès de moi un homme très compétent pour me guider... J'ai pensé à vous... Voulez-vous, pour cet achat, me servir d'expert ? Il va sans dire que vous serez largement rémunéré...

—Parfaitement... Je ferai ce que vous désirez, et sans rémunération, pour l'unique plaisir de vous être agréable et utile...

—Vous êtes, en vérité, trop aimable.

—Pas du tout, vous êtes assez bon client pour que je sois très enchanté de vous rendre un petit service... A quand l'expertise !...

—Elle aura lieu dans quatre ou cinq jours.

—Ah ! diable ! dit Fauvel en se grattant l'oreille, ah ! diable !

—Y a-t-il une difficulté ?

—Oui. D'ici à quatre ou cinq jours, je vais être obligé de faire un voyage.

—Ne peut-il se remettre ?

—Impossible.

—Et votre absence durera longtemps ? demanda Jacques anxieux.

—Je ne pourrais en préciser la durée... Cela dépendra. C'est un voyage d'affaires. Ces affaires me retiendront plus ou moins.

—Alors, je vais m'arranger de manière à ce que l'expertise puisse avoir lieu avant votre départ.

—Est-ce loin de Paris que nous devons aller ?...

Non, c'est près de Créteil. Je possède une villa de ce côté... Nous pourrions coucher chez moi, et nous rendre le lendemain matin à la propriété de la personne qui veut vendre...

—Dans ces conditions, c'est parfait. Pendant trois jours, je suis votre homme... Ensuite ne comptez plus sur moi qu'après mon voyage... Je partirai lundi prochain...

—Ce sera cette semaine... Je vous ferai prévenir dans la journée et je viendrai vous prendre le soir...

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, comme au moment de l'arrivée, et Jacques se retira en se posant une série de questions qui pour lui constituaient une série de problèmes.

—Où ce vieux gredin peut-il aller ? se demandait-il.

—Pourquoi ne veut-il plus me vendre aujourd'hui le *Testament Rouge* qui, j'en suis sûr, est en sa possession ?

—A-t-il découvert le secret renfermé dans ce volume et qui concerne la fortune du comte de Thonnerieux ?...

—Cette découverte est non seulement possible, mais probable.

En lavant à l'acide les estampilles de la Bibliothèque nationale sur les pages du livre, il aura vu les traits à l'encre rouge soulignant des lettres et des mots... il s'en sera inquiété... Il aura cherché à comprendre et il aura trouvé le mot du logogriphe...

—Eh ! tonnerre, m'y voici ! ajouta Jacques tout à coup. Pour moi le nom de *Fauvel* suffit à éclairer complètement cette affaire... La sœur du bouquiniste était la femme de l'avocat Labarre... Son neveu a reçu une médaille, et la médaille du neveu a donné à l'oncle la clef du mystère ! Impossible d'en douter, il connaît le secret du comte de Thonnerieux et veut s'approprier la fortune.

—Voilà le motif de son départ.

—Voilà pourquoi il refuse de me vendre le *Testament rouge*.

—Ce serait bien calculé, bien combiné, si je n'étais pas là ! Mais je suis là, et tu comptes sans moi, Fauvel !

De retour à l'hôtel de la rue Miromesnil, Jacques Lagarde confia à Pascal tout ce qui se passait dans son esprit.

—Il faut agir ! dit le jeune homme.

—Sans doute ; mais je ne puis agir avant que les travaux soient terminés au *Petit-Castel*...

—Eh bien, il faut les presser encore...

—J'irai demain, et j'emmènerai Marthe... Où en est l'installation de mon laboratoire ?

Elle est complète.

—Bien. Fais donner, je te prie, l'ordre d'atteler...

—Où vas-tu ?

—Rue Barbotte, au Marais, chercher des appareils de chimie qui me sont nécessaires... J'ai des travaux à faire, ce soir... J'aurai besoin d'une certaine provision d'anthracite et de charbon de bois...

—En rentrant, tu trouveras cela dans l'annexe du laboratoire... Pas d'autres recommandations à m'adresser ?

—Pas d'autres.

—Je vais transmettre tes ordres à l'Alsacien...

Pascal quitta son complice.

Vingt minutes plus tard la voiture était attelée et le docteur Thompson partait pour la rue Barbotte.